



## leslivresdeelle



Julie Grelley



Adélaïde  
de Clermont-  
Tonnerre

### SUIVEZ CES JEUNES FILLES

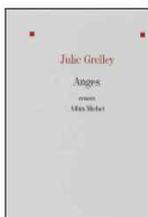
Elles débutent, ou presque, et montrent un talent plus que prometteur. Découvrez parmi ces écrivaines...

#### ... LA PLUS TERRIFIANTE

Colline, 33 ans, pèse 110 kilos. Après trois ans de prison pour agression sexuelle sur un jeune garçon, elle travaille dans un magasin de bricolage en Normandie. Avant, elle était Lynn, la reine des podiums, « the face » que le monde fashion s'arrachait de Paris à New York. Top, elle était belle et adulée, mais superficielle et éloignée de ce qu'elle appelle son destin divin. Il lui est apparu un soir lors d'une fête de fin de défilé. Alors, elle s'est mutilé le visage et le corps pour ne plus susciter de désir. Et elle traque ses « anges », des petits garçons candides à qui elle fait subir des sévices. Dans « Angés », Julie Grelley nous introduit dans la tête cabossée d'une psychopathe, à mi-chemin entre Joseph Fritzl et Michel Fourniret ! Un premier roman autant maîtrisé que glaçant sur un désir de pureté qui tourne à la folie.

ELVIRE EMPTAZ

■ « Angés », de Julie Grelley (Albin Michel, 186 p.).



#### ... LA PLUS ÉTOURDISSANTE

A 50 ans, la romancière Zita Chalitzine, enveloppée dans son vison, se donne la mort par barbituriques à l'arrière de sa Mercedes. C'est la solution qu'elle a trouvée pour ne pas se voir vieillir, elle qui avait été, en son jeune âge, une des pensionnaires de Madame Claude. Le grand écrivain Romain Kiev en était même dingue, au point qu'il lui avait demandé d'être son prête-nom lorsque, las d'être persécuté par la critique, il avait choisi d'écrire masqué. Elle avait joué l'Ajar de ce Romain-là, jumeau parfait de Romain Gary, qui mettra fin à ses jours, comme lui, le 2 décembre 1980. Ondine, enfant unique de Zita, découvre la vie de sa mère dans l'autobiographie que celle-ci lui a laissée en mourant et que Clermont-Tonnerre mêle à son récit, enchevêtrant la vie révolue de la mère à celle – contemporaine – de la fille. Le lecteur comprend vite qu'avec ce premier roman il ne connaîtra pas les frilosités habituelles, inhérentes au noviciat. Car Adélaïde attaque le métier avec un appétit balzacien.

Six cents pages où elle brasse les thèmes comme on bat des cartes : désir de revanche sociale, enfance en manque d'amour, etc. On sort de là avec le tournis. L'auteure, c'est vrai, sait d'instinct installer ses scènes, faire passer le rire et l'émotion. Mais il s'avère que la gourmandise est un vilain défaut. Adélaïde fait à rebours la démonstration qu'écrire, c'est choisir.

GERARD PUSSEY

■ « Fouresse », d'Adélaïde de Clermont-Tonnerre (Stock, 574 p.).





Emilie Frèche



Alizé Meurisse

**... LA PLUS TOUCHANTE**

Elle se fait appeler Chouquette. Parce que c'est son surnom de toujours et qu'il n'y a aucune raison qu'elle en change. D'ailleurs, il n'y a aucune raison que quoi que ce soit change. Ce n'est pas parce qu'elle est grand-mère qu'elle va arrêter de vivre. Ce n'est pas parce qu'elle est trompée qu'elle va demander le divorce. Dans son nouveau roman, Emilie Frèche parle de ces femmes qui ont connu Mai 1968, qui ont fait la révolution sexuelle et qui veulent, à 60 ans, continuer à faire la fête à Saint Trope' plutôt que de garder leurs petits-enfants. Résultat, l'héroïne de « Chouquette » n'en est pas vraiment une. Coincée à Saint-Tropez avec l'ex-maîtresse de son époux et son petit-fils – qu'elle n'arrive pas à aimer –, Chouquette prépare l'arrivée de son mari, prévue pour

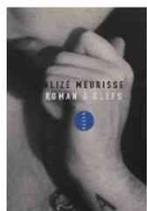


la fin de la semaine, quand tout le monde sait qu'il ne viendra pas. Chouquette pourrait être détestable ou pathétique mais, non, elle est juste touchante. Parce qu'elle ressemble un peu à tout le monde. Parce qu'il y a quelque chose de beau dans sa lutte contre le temps qui passe et son obstination à ne pas voir à quel point son combat est vain. Le Botox passé au vitriol ? Une vraie réussite. **NICOLAS ROUX**

■ « Chouquette », d'Emilie Frèche (Actes Sud, 133 p.).

**... LA PLUS EXTRAVAGANTE**

« J'ai l'œil qui bat et le cœur au beurre noir. » Il suffit de quelques mots pour comprendre qu'Alizé Meurisse n'est pas une fille comme les autres, qu'elle n'aime pas comme les autres et, surtout, qu'elle écrit comme personne. Son premier livre, « Pâle Sang bleu », délicat et roublard, l'avait fait pressentir : on allait aimer cette personnalité énigmatique, ce visage de souriceau allié à l'exigence esthétique d'un tigre. Le « Roman à clefs », qui lui succède, file cette veine artistique gracieuse. En guise de sujet, un enchevêtrement de pensées éparses, de réflexions aiguisées, traversées par deux figures quasi oniriques, de déambulations en solitaire, d'éphémères moments à deux... L'intrigue s'éclate, se dilate et perd le nord. Mais qu'importe l'action tant qu'il y a les mots ? Alizé Meurisse se joue des convenances romanesques avec une liberté étourdissante.



Il y a un charme suranné dans ce court livre qui laisse en tête les effluves d'une intelligence peu courante, et les quelques égratignures d'analyses tranchantes. En passant les détails à la loupe, elle examine son âme au microscope, un peu à la manière des surréalistes qui s'amusaient à voir des animaux dans les nuages. Cette fille a un style de rêve. **CLEMENTINE GOLDSZAL**

■ « Roman à clefs », d'Alizé Meurisse (Allia, 127 p.).